

SCÈNES



TRÉZÈNE MÉLODIES

THÉÂTRE
D'APRÈS RACINE

Fragments d'un chef-d'œuvre, airs de guitare et poésie : Cécile Garcia-Fogel fait chanter Phèdre. Une adaptation hypnotique de la tragédie.

TTT

Dans une ambiance de fin du jour, l'ombre portée d'une croisée raye la scène. Au fond, sept chaises en bois désassorties attendent qu'on s'intéresse à elles. Trois silhouettes entrent. L'une d'entre elles prend sa guitare. Tout comme la lumière sombre et chaude, la musique est ici délicatement semée. Commence alors un oratorio dédié au personnage de Phèdre, épouse de Thésée (roi d'Athènes) qui convoite en secret son beau-fils Hippolyte. Phèdre, sublime figure de l'amour interdit, à qui Racine offrit les plus beaux alexandrins de la langue française en 1677.

La comédienne Cécile Garcia-Fogel avait déjà eu l'idée de raconter « l'histoire de Phèdre en chanson », il y a vingt-six ans. Recréant aujourd'hui ce spectacle (grâce au Centre dramatique national de Nanterre et au Théâtre 14 à Paris), elle le réduit à l'essentiel : il ne reste plus que deux actrices-chan-

teuses et un musicien pour tendre le fil de la tragédie. La comédienne a aussi « enchâssé » dans son adaptation le récit que le poète grec Yannits Ritsos (1909-1990) consacra à Phèdre, trois cents ans après Racine. Un habile procédé puisque ses mots font de cette reine antique une femme d'aujourd'hui : « la quarantaine passée », elle erre dans une vaste maison, puis se balance dans un rocking-chair, toute à sa passion.

Cécile Garcia-Fogel connaît bien le personnage de Racine pour l'avoir interprété dans une mise en scène de Christophe Rauck en 2014. Toute frêle dans sa nuisette noire, elle modulait alors le vers comme son propre souffle. Toujours vêtue de noir, mais cette fois enveloppée d'une grande chemise échancrée à chaque fois qu'elle chante Phèdre, elle assume désormais une forme plus musicale encore avec l'autre récitante-chan-

La comédienne et chanteuse Cécile Garcia-Fogel reprend, épure et enrichit un spectacle qu'elle avait créé il y a vingt-six ans.

teuse, Mélanie Menu, qui, elle, prête sa voix profonde à Hippolyte comme à la princesse Aricie. Infusée d'accords jazzy très « groove » mais également de mélodies plus mélancoliques inspirées du flamenco espagnol ou du rébétiko grec, la beauté du vers racinien rayonne sur scène de manière de plus en plus hypnotique.

La musique emballe aussi les corps : Phèdre tourne avec suavité autour d'Hippolyte. La guitare d'Ivan Quintero se fait diaphane. Elle va s'éteindre, comme la lumière autour de Phèdre dont le flux de voix – de vie – se dissout, à la fin. – **Emmanuelle Bouchez**
| 1h | Jusqu'au 30 avril au Théâtre 14, Paris 14^e, tél. : 01 45 45 49 77.

MIRAMAR
DANSE
CHRISTIAN RIZZO

T

Il dit s'être inspiré du mouvement de la mer. Sur scène, pourtant, le chorégraphe Christian Rizzo donne à voir tout autre chose. À moins que sa propre vision de l'océan ne soit sans clarté ni reflet : la lumière sculptée par Katy Olive est ici plus uniforme que d'habitude, qui tombe, blanche, de rails coulisant dans le ciel des cintres. Est-ce dû à ce roulement assourdissant, incessant, dont la texture métallique est elle aussi monochrome ? Mais les dix danseurs en dessous, qui montrent leur dos, semblent pris dans un étou.

Ces hommes et ces femmes en pantalon de couleur, telles des taches claires auxquelles on s'accroche, parviennent quand même à se libérer. Ils font vivre malgré tout cette fine souplesse à laquelle nous avons habitués Rizzo. Tous se rejoignent, puis se séparent pour mener des solos très dessinés, fougueux. Ils s'épaulent aussi pour amorcer ces pas collectifs si prisés du directeur du Centre chorégraphique national de Montpellier, avant d'être, finalement, avalés par l'ombre. Est-ce donc cela son idée de l'onde ? Si l'issue est belle, elle ne comble pas toutes nos attentes. – **E.B.**

| 1h | Le 3 mai à Dunkerque (59), tél. : 03 28 51 40 40 ; les 9 et 10 juin à Perpignan (66), tél. : 04 68 62 62 00.